

L'idée qu'avant tout on doit se faire d'un foyer est que c'est une besogne; on éloigne alors toute idée mensongère et méprisable de paresse. Un élément de besogne doit exister dans la jouissance même de l'homme, même s'il ne se manifeste pas dans une besogne extérieure précise et saisissable. L'homme peut à cet égard très bien être agissant sans le paraître, tandis que les occupations ménagères de la femme se manifestent plus ouvertement.

Mais à l'idée d'un foyer s'attache aussi une telle concrétion de petites circonstances accessoires qu'il est très difficile d'en dire quelque chose en général. A cet égard toute maison a ses particularités propres et il serait assez intéressant d'en connaître beaucoup. Toutefois, ce qui importe est naturellement que chacune de ces particularités soit pénétrée d'un certain esprit, et, quant à moi, j'ai en horreur tous les excès séparatistes qu'on trouve chez des familles qui dès l'abord tâchent de montrer combien tout chez elle est particulier, parfois même au point que la famille parle une langue propre à elle ou une langue mêlée de tant d'allusions mystérieuses qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir. Admettons qu'elles possèdent de telles particularités, — mais l'art doit être de les cacher.

Ceux qui se marient pour trouver un foyer clament toujours bien haut que personne ne les attend, personne ne les reçoit, etc. Cela suffit pour montrer qu'en vérité ils n'ont qu'un foyer, tout en pensant à un dehors. Dieu soit loué que je n'aie pas du tout besoin de sortir, ni pour me rappeler que j'ai un foyer, ni pour l'oublier. J'en ai eu souvent le sentiment au milieu de mes occupations chez moi. Je n'ai même pas besoin d'entrer dans le salon ou dans la salle à manger pour m'en convaincre. Souvent, en me trouvant tout seul dans mon cabinet de travail, ce sentiment me revient. Il peut me revenir aussi lorsque la porte de mon cabinet s'ouvre et que, peu après, j'aperçois un visage enjoué contre la vitre; le rideau se ferme à nouveau, on frappe doucement et, ensuite, une tête passe par la baie de la porte de façon qu'on croirait que cette tête n'appartient à aucun corps, et au même instant elle se trouve à mes côtés pour disparaître aussitôt. Ce sentiment peut me revenir bien avant dans la nuit, lorsque je me trouve tout seul dans mon cabinet, comme autrefois dans les collèges; alors je peux allumer ma bougie, entrer tout doucement dans sa chambre pour voir si elle dort réellement. Bien entendu, ce sentiment me revient souvent aussi en rentrant chez moi. Je sonne; elle sait que c'est à peu près l'heure habituelle où je rentre (nous autres pauvres fonctionnaires n'avons même pas l'avantage de pouvoir surprendre nos femmes), elle connaît ma manière de sonner; j'entends à l'intérieur le bruit et le vacarme qu'elle fait avec les enfants; elle se met elle-même à la tête de la petite bande, elle-même si enfantine qu'elle semble rivaliser avec eux dans leur joie — et voilà que je sens que j'ai un foyer. Et lorsque parfois j'ai l'air sérieux, à quel point cette enfant presque folâtre n'est-elle pas alors changée (tu parles beaucoup de ta connaissance des hommes, mais qui connaît mieux les hommes qu'une femme!); elle ne se désespère pas, elle ne se trouve pas mal, mais il y a en elle une force qui n'est pas dure mais infiniment malléable, comme

l'épée qui pouvait mordre les pierres tout en pouvant ceindre la taille. Ou, lorsqu'elle voit que je suis plutôt grognon (Bon Dieu, tout arrive), alors comme elle peut être indulgente, et, cependant, combien de supériorité ne se trouve-t-il pas dans cette indulgence?

Ce que je pouvais avoir envie de te dire encore à ce sujet, je préfère le lier à une expression précise qui, je crois, est justifiable lorsqu'on parle de toi, expression d'ailleurs que tu emploies souvent toi-même: c'est que tu es un intrus, un étranger dans ce monde. Des jeunes gens qui ignorent que l'expérience coûte cher, mais qui ne soupçonnent pas non plus la richesse indicible qu'elle représente, se laissent aisément entraîner dans le même tourbillon que toi; peut-être se sentent-ils impressionnés par tes paroles comme par une brise fringante qui les attire sur l'immense océan que tu leur montres; toi-même tu peux t'enivrer comme un jeune homme qui ne se laisse presque plus contenir à la pensée de cette immensité qui est ton élément, élément qui comme l'océan cache invariablement tout dans ses profondeurs. Toi, qui es déjà un marin expérimenté dans ces parages-là, ne saurais-tu pas parler des malheurs et des périls de mer? Il va sans dire qu'en général on ne sait pas grand'chose de ce qui arrive aux autres sur cet océan. Ce n'est pas de grands bateaux qu'on équipe et qu'on réussit à grand'peine à lancer sur les profondeurs, non, il s'agit de très petits bateaux, des yoles destinées à une seule personne; on profite de l'instant, on déploie ses voiles, seul, avec la vitesse infinie des pensées inquiètes, on passe au ras de la mer infinie, seul sous le ciel infini. Cette vie est périlleuse, mais on s'est familiarisé avec l'idée de la perdre; car la vraie jouissance consiste bien à disparaître dans l'infini, de sorte que tout ce qui en reste ne sera que la jouissance de cette disparition. Des hommes de mer racontent qu'on voit une sorte de nef sur le grand océan qu'on appelle le Hollandais Volant. Il peut déployer une petite voile qui lui permet de raser la surface de la mer avec une extrême vitesse. Ta navigation sur la mer de la vie est à peu près pareille. Seul dans son kayak on se suffit à soi-même, on n'a plus rien à faire avec personne, sauf à l'instant qu'on choisit soi-même. Seul dans son kayak on se suffit à soi-même — je ne comprends pas bien comment on peut combler un tel vide, mais puisque tu es le seul homme que j'aie connu chez lequel on trouve quelque chose de vrai à cet égard, je sais aussi que tu as une personne à bord qui peut aider à combler le temps. C'est pourquoi tu devrais dire: seul dans son bateau, seul avec son chagrin, seul avec son désespoir, qu'on est assez lâche pour conserver plutôt que de se soumettre à la douleur de la guérison. Permetts-moi à présent de dégager les misères de ta vie, non pour t'effrayer, car je ne fais pas le croque-mitaine et tu es trop intelligent pour te laisser influencer par des choses pareilles. Mais réfléchis, mon ami, à ce qu'il y a de douloureux, de mélancolique et d'humiliant dans le fait d'être dans ce sens un intrus et d'être étranger dans ce monde. Je ne veux pas gâter l'impression que je ferai peut-être sur toi en t'irritant par la pensée de l'harmonie familiale troublée, de l'odeur d'étable que tu as en horreur; mais pense à la vie familiale dans sa beauté, basée sur une union